

L'HOMME DU JOUR

Ce fut le 18 mai 1903 que l'honorable M. Gouin inaugura, par un discours à Montréal, sa campagne en faveur d'un supplément du subside fédéral aux Provinces. Cette campagne ne devait se terminer que par le triomphe final d'une cause difficile, mais essentiellement patriotique, c. a. d. plus de trois ans après, à la Conférence des Premiers ministres de toutes les provinces de la Confédération.

La cause des Provinces était bien, au fond, la cause de toute la Confédération et ce n'est pas parce qu'on avait, en 1865, au cours des débats du Parlement, affirmé que les Provinces pourraient vivre des revenus qu'on leur attribuait, qu'elles pouvaient réellement remplir les fonctions exigées d'elles pour le maintien du régime fédératif.

Tenir les Provinces à l'état de bureaux d'administration chargés d'encaisser les recettes et d'en remettre le montant aux divers services publics, c'était les condamner à l'insignifiance à la disparition, à courte échéance; c'était dénaturer l'esprit du pacte de 1865 et remettre au pouvoir fédéral, maître de ressources incalculables fournies par les habitants des Provinces, l'exercice de fonctions d'un caractère local, que les Provinces devraient prendre à leurs charges.

De fait, on en était rendu, en certains quartiers, à demander l'intervention du pouvoir fédéral dans de simples questions d'instruction publique, réservées pourtant bien exclusivement à la sollicitude des Provinces.

Présentée sous ces points de vue divers, non seulement la cause des Provinces était bonne, inattaquable, mais sa solution n'admettait plus de délai. C'est de cette double vérité qu'il fallait convaincre à la fois le pouvoir fédéral, malheureusement divisé sur la question, et les pouvoirs provinciaux qui, d'accord sur le principe, étaient d'avis différents sur le mode de la nouvelle subvention à adopter.

Et ce fut l'oeuvre qu'entreprit le Premier ministre de la Province de Québec: oeuvre de patience, de persuasion et de vigueur que vient de couronner de succès éclatant la déclaration officielle de Sir Wilfrid et du sous-comité qu'il s'était adjoint pour conduire cette grave négociation.

Amener à ses vues tous les représentants des Provinces, à la suite de visites, de voyages et de conversations qui ne visaient rien autre chose que la solution des "better terms"; former de tous ces pouvoirs disjoints par plus d'un intérêt local un faisceau solide, une unanimité composée de libéraux et de conservateurs devant laquelle l'autorité fédérale pouvait difficilement résister; présenter de la façon la plus complète et la plus éloquente au nom de la logique, du bon sens, de faits irrésistibles et du patriotisme le plus élevé, les arguments que des brochures, des articles de journaux et des discours répandus sur tous les coins du pays, devaient rendre populaires et convaincants, voilà ce qu'a fait M. Gouin depuis mai 1903.

L'oeuvre de ces quelque trois années, qui sera l'oeuvre capitale de sa vie, était reconnue par ses collègues les Premiers de la Conférence quand ils l'appelaient à présider à leurs travaux; elle l'était surtout par Sir Wilfrid Laurier lorsqu'il lui apprenait que la Conférence demandée et décisive serait tenue à Ottawa, sous son patronage et comme avec sa participation directe, personnelle, et celle d'un sous-comité de ses collègues.

Le succès de M. Gouin s'élève à la hauteur du triomphe national, car il comprend à la fois le règlement d'une grosse difficulté pécuniaire et l'affirmation du provincialisme qui, dans une Confédération d'États ou de Provinces préposés à des intérêts différents, a sa raison d'être tout autant que les parties de l'organisme humain, qui répondent aux pulsations du coeur et agissent sous les indications du cerveau.

Ce triomphe de M. Gouin auquel tous applaudissent dans notre Province pour y avoir contribué de tout leur bon vouloir sera encore grandi par le judicieux emploi des deniers obtenus de l'échiquier fédéral.

Les ennemis du remaniement des subventions fédérales reprochent aux Provinces leur manque d'économie et leurs extravagances.

Le Premier ministre de Québec fera mentir ces prophètes de malheur et montrera par l'application des \$600,000 obtenues d'Ottawa, aux besoins essentiels de la Province, qu'il sait aussi bien administrer la finance publique qu'améliorer les ressources d'un budget.



LA BOUILLOTTE

NOUVELLE CANADIENNE INÉDITE

Par MARIE LE FRANC



"Ah ça, docteur, nous diras-tu maintenant d'où t'est tombée cette idée d'hier, d'hurluberlu de baptiser ta villa de ce nom de "bouillotte"? C'est extraordinaire, incompréhensible, insensé. La bouillotte, la bouillotte! C'est comme si le Président Roosevelt se mettait en tête de donner à sa Maison-Blanche cette enseigne: "On loge à pied et à cheval", ou le Président Fallières au Palais de l'Élysée: "Au chat qui pe-lote"... Tiens... comme si moi, Jean Demers, avocat, j'écrivais sur ma porte: "Madame Rorza, envoie le passé, le présent et l'avenir, le portrait de votre future (sic) mari ou femme, horoscope complet à partir de vingt-cinq cents, ou comme si toi, le docteur Réval, tu adressais à tes honorables clients ce prospectus: Eau merveilleuse, guérison absolue, tous ceux qui souffrent moralement ou physiquement — La bouillotte! un nom si bête pour une si jolie chose. Sers-nous ton histoire, docteur."

Après cette boutade, Jean Demers ralluma son cigare qui avait eu le temps de s'éteindre et s'enfonça commodément dans son rocking-chair, les pouces aux entournures du gilet, montrant bien qu'il prenait l'attitude de l'écouteur et qu'il attendait.

Ils étaient là quatre compagnons réunis après dîner dans le jardin, à l'ombre d'un massif de merisiers. Sur la table rustique, à l'écorce élatée et noircie par les pluies, mais que recouvrait un napperon de toile brodée, le cabaret à liqueurs étincelant au soleil et la boîte de cigares blonds à bague d'or donnaient aux flâneurs la promesse d'une digestion heureuse, agrémentée par la sensation d'un renouvellement de forces et l'émoi de rêveries nouvelles.

Par les fenêtres ouvertes du salon s'échappaient des rires et des caquetages de femmes. Au bout du jardin qui, à vrai dire, n'était qu'une pente gazonnée semée de rochers, demi-sauvage et demi-cultivée, où la femme du docteur obtenait à grands renforts d'arrosage à l'ammoniaque quelques parterres de capucines et où le vent et le soleil faisaient lever des buissons d'églantines vigoureuses, on voyait le Saint-Laurent, sur lequel passaient au large les vapeurs de la compagnie Richelieu, parfois des steamers de haute mer, tandis qu'au bord de l'eau clapotait un petit canot portant lui aussi ce nom fastidieux, ce nom grotesque de "La bouillotte."

Le docteur, invité à parler, gardait le silence, sa belle figure énergique et calme tournée vers le fleuve, ses yeux gris lumineusement ouverts derrière le lorgnon d'or, ses lèvres rasées au dessin parfait, s'entr'ouvrant dans un léger sourire.

Jean Demers, qui avait été le camarade d'enfance et d'études, aussi le compagnon d'âge mûr de Réval, et vis-à-vis duquel il gardait le plus franc parler, reprit avec un peu d'impatience:

"Allons, docteur, ne te fais pas prier, donne-nous une explication plausible, ou nous doutons de ton bon goût, et même du bon fonctionnement de ça, ajouta-t-il en se frappant le front. N'est-ce pas, messieurs?"

Les autres convives ainsi interpellés, hochèrent approbativement la tête et l'un d'eux exprima sa surprise de ce que Mme Réval, dont la nature d'artiste était connue de tous, eût permis ce sacrilège, une inscription aussi bouffonne sur la façade d'une aussi plaisante demeure. Et tous les quatre levèrent la tête et se tournèrent vers la maison neuve où leur hôte les avait invités à venir pendre la crémaillère.

Elle n'avait rien de l'élégance suspecte, de la grâce maniérée et prétentieuse, des caprices imprévus et bizarres des résidences d'été qui commencent à gâter les plus beaux sites de la campagne canadienne. Elle se composait d'un corps de logis en pierres grises, aux ouvertures larges et basses par lesquelles respiraient les vieux meubles normands du rez-de-chaussée, et qui eût paru lourd sans les deux tourelles octogonales des ailes, massives et percées d'étroites fenêtres, qui donnaient à l'habitation l'air d'un pied-à-terre féodal.

Le docteur Réval se décida à prendre la parole.

"Eh bien, puisque vous y tenez, je vais vous conter pourquoi ma femme et moi, d'un commun accord, avons fait planter là ce nom qui blesse vos délicatesses, mes chers garçons. C'est toute une histoire, en effet.

Il y a dix ans, j'avais fait la connaissance de deux soeurs jumelles, deux miennes cousines vaguement, Elisabeth et Geneviève Launay, jeunes Canadiennes élevées de la façon la plus cosmopolite et la moins canadienne possible, ayant appris l'anglais à Londres et le français à Paris. La mère étant morte quelques années après leur naissance et le père ayant la passion

des voyages, elles avaient été promenées avec les valises et les boîtes à chapeaux de ville en ville et d'hôtel en hôtel. Quand celui-ci, que le rhumatisme plus que l'expérience avait assagi, revint au bercail originel de Montréal, les deux filles continuèrent à planter leur tente de gipsies à droite et à gauche, l'une filant à Berlin pour étudier sur place les grands compositeurs allemands, l'autre battant la campagne florentine pour découvrir des Fra Angelico. C'était du moins la toquade la plus récente d'Elisabeth, qui avait un talent réel pour la peinture.

Elle rallia le logis la première. Elle se fit aménager un "studio" sur le toit du pigeonnier où le vieux coureur d'aventures qu'avait été son père gémissait en battant de l'aile. J'allais de temps en temps lui rendre visite, un peu apitoyé de l'humeur chagrine où il était de traîner d'un fauteuil à l'autre ses jambes alourdies et de fumer sa pipe en considérant alternativement ses pieds goutteux chaussés de pantouffles. Mais le bonhomme avait de bons moments: il rapportait de ses voyages un tas d'anecdotes, de connaissances, de souvenirs, aussi un esprit éclairé et façonné, qui dégourdissaient un peu le jeune coquebin assez lourdaud que j'étais alors.

Elisabeth, Lizzie, comme l'appelait son père, retournait à ses pinceaux dès que j'apparaissais, me chargeant de distraire l'infirme, de lui fournir la riposte, de lui ramasser sa canne ou de chercher dans l'appartement les albums de croquis qu'il possédait des pays parcourus et où il situait sous mes yeux ses aventures. Bref, j'étais investi du rôle de dame de compagnie.

Dans les rares occasions où je rencontrais Lizzie, je la jugeais moqueuse, superficielle, coeur froid et tête folle, et possédée de cette terrible monomanie du mouvement, comme son père sans doute. A vrai dire, Lizzie me faisait un peu peur et j'étais mal à l'aise en sa présence, soit qu'elle prit part à la conversation de ce ton railleur et léger, fuyant et mordant à la fois, enjoué et amer, qui était le sien, soit qu'elle m'écoutât parler sans rien dire, me déconcertant de son petit rire acerbe, faisant peser sur moi son regard profond, un regard qui n'était pas du tout celui de sa voix et de ses paroles. Même quand elle paraissait m'entretenir sérieusement, je n'étais pas sûr qu'elle ne se moquât pas de moi. Parfois, elle se faisait un jeu de me contredire, de donner aux paradoxes les